



L'EXPATRIÉE

ELSA MARPEAU

série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

ELSA MARPEAU

L'expatriée

nrf

GALLIMARD

À Aurélien M.

Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

ALBERT CAMUS, *L'Étranger*

PROLOGUE

« *Ici ou là* »

Des quarante millions de passagers sillonnant l'aéroport de Changi tous les ans, l'immense majorité ne traverse jamais la barrière de la douane. J'ai été comme eux. Une passagère en escale. Je ne devais ma connaissance de Singapour qu'à mon imagination. Je m'étais figuré des buildings en rangs serrés. Des rues immaculées, au tracé net, un quadrillage rationnel, des portions d'espace millimétré. Des visages innombrables, identiques. Une cité sans crime, sans chewing-gum et sans âme.

Quand j'ai franchi les portes automatiques pour atteindre l'autre côté, celui du réel, quand j'ai cessé d'être une touriste en transit pour devenir une expatriée, quand j'ai arrêté de fantasmer Singapour pour y devenir résidente temporaire, je me suis trouvée plongée au cœur d'une jungle. Dans un marécage.

Partout, la végétation enlace les buildings et le béton. Une végétation dense, odorante, démesurée. Des fougères géantes éclatent en gerbes sur les troncs. Les arbres à pluie bordent les avenues. Leurs branches immenses se mêlent au ciel, de part et d'autre des trottoirs, recouvrant l'agitation urbaine de leur canopée. Les racines plongent en terre et affleurent à la surface, des dizaines de mètres plus loin. Des kilomètres de béton et une profusion végétale forment l'urbanisme particulier de

cette cité-État, qui s'est extirpée du chaos il n'y a pas plus de soixante ans, ensevelissant la misère et l'opium sous sa verticalité, érigeant des tours de métal et de verre sur le cloaque.

Et bien sûr, à la surface de Singapour, dans sa chair, son odeur, son ADN : la chaleur de plomb. Quand le ciel est dégagé, la température grimpe jusqu'à trente-cinq degrés. L'humidité prend à la gorge. Le plus souvent, les nuages s'amoncellent et finissent par exploser en orages, en pluies torrentielles et brèves. Alors remonte du sol un parfum d'humus, de macération, de pourriture.

Ce parfum, j'ai appris à le reconnaître, à peine arrivée. J'ai aussi appris à l'aimer. Dès que je le pouvais, je sortais dans la moiteur poisseuse, quand l'odeur de la terre devient suffocante. Chinatown, Little India, Marina Bay, Jurong, Sentosa, Geylang... Partout, des atmosphères et des couleurs différentes. Quatre langues officielles : l'anglais, le mandarin, le malais et le tamoul. Et tant d'autres : les langues non officielles, javanais, bengali, français, danois, les différents dialectes chinois, et le singlish, l'anglais revisité par les Singapouriens. Des mosquées, des églises, des temples hindouistes et bouddhistes. Singapour, melting-pot extrême. Chinois, Indiens, Malais, Indonésiens, Australiens, Anglais, Français, Philippins, Japonais, Américains, Norvégiens, Danois, Coréens — ici, à l'autre bout du monde, je me perdais avec allégresse au milieu des corps et des fictions qu'ils véhiculaient.

*

Même si les choses ont dégénéré, rien n'était prémédité. Il n'y avait aucun plan, aucune ligne directrice. Juste un enchaînement de hasards, de rencontres.

Dès le départ, notre expatriation ne tenait pas d'un projet établi d'avance. Alexandre aurait pu avoir un poste ailleurs, en France, en Amérique du Nord ou dans un autre pays d'Asie. On lui a d'abord proposé la Chine. Il n'a pas voulu. Il estimait la pollution trop élevée. Il disait qu'avec un bébé il valait mieux trouver une destination plus saine. Il n'arrêtait pas de parler de l'enfant à venir. Cette obsession commençait à me taper sur les nerfs.

Ensuite, on lui a proposé Singapour. Il a accepté. Je ne me souviens plus de ses raisons. Il ne m'a pas consultée. Quand je lui en ai fait le reproche, il a paru surpris :

— Je pensais que la destination te serait égale.

Alexandre disait que j'aurais pu écrire mes romans n'importe où. En théorie, il avait raison. Mais je n'arrivais pas à m'y mettre. Il faisait trop chaud. Je laissais mon esprit s'égarer dans des rêveries sans suite. Des images se faisaient et se défaisaient comme les nuages derrière la fenêtre de ma chambre. J'espérais qu'il s'en dégagerait quelque chose. Que dans le flux ininterrompu naîtrait une forme. Une ébauche. Un personnage.

Dans mes bagages, j'avais mis quelques robes minuscules, des sous-vêtements. Aucun livre, aucun objet décoratif. Juste un peigne, un coupe-ongles, une brosse à dents. Le strict nécessaire. Et un dossier intitulé : « la chair entre horreur et beauté ».

Il s'agissait d'un cours d'histoire de l'art, accompagné de planches anatomiques. Les planches dont je comptais faire le plus grand usage étaient celles de cadavres exposant, à mi-chemin entre art et médecine, l'intérieur de leur corps. Sur la première gravure de la série, un homme dépiauté, debout dans une posture gracieuse, les bras légèrement écartés. Il se tenait ainsi, s'offrant aux regards, dans un décor champêtre.

Ses muscles à découvert. Puis il s'effeuillait au fil des images. Les organes dévoilés. Ensuite, les réseaux des nerfs et du sang. Enfin, son squelette nu. Pour seul vêtement, il avait gardé son sourire et un rien de solennité. J'étais partie avec cette intuition : je ferais une histoire autour de ces écorchés.

*

À notre arrivée, quand j'ai ouvert le dossier, j'ai retrouvé toutes sortes de gravures, de croquis, de peintures. Mais plus aucune trace des écorchés. À croire que je les avais rêvés. J'avais dû les consulter un jour, pour dieu sait quelle raison, et j'avais oublié de les remettre à leur place. Ou je les avais perdus. De toute façon, ici, cela revenait exactement au même. Je ne les reverrais jamais. Ils n'existeraient plus que dans ma mémoire. Ils y étaient bien vivaces, c'est vrai, mais rien ne garantissait que mes souvenirs s'accordassent parfaitement à la réalité. Il pouvait y avoir des distorsions, même minimales. Le simple fait qu'aucune vérification ne soit possible ouvrait une brèche que je ne pourrais pas combler.

Des phrases me venaient, sans rapport : *Mais là-haut, là-haut, au-delà des murs, des fenêtres, au-delà des toits, juste au-dessus du monde. Fuir.* Mais ces phrases restaient là, posées sur le papier, et refusaient de se lier entre elles. Elles se soustrayaient à l'ensemble. Elles paraissaient même vouloir me prouver qu'il n'y avait pas d'ensemble, jamais. Pas de plan. Juste un enchaînement de rencontres, de hasards, comme ceux qui ont conduit à sa mort.

*

Il n'aurait sans doute pas été de mon avis, lui qui a reçu les coups de couteau, mais il était pourtant vrai que le livre et le meurtre s'équivalaient. Ils délivraient une même absence de message. Ils ne faisaient pas corps. Ils n'allaient dans aucune direction préétablie. Sans compter que son décès, de mon point de vue, ne terminait rien. Il ouvrait au contraire sur d'autres événements, des événements qui semblaient ne jamais devoir s'arrêter. Des suites de possibilités.

La seule nécessité des faits survenus au condo, c'était la chaleur et l'humidité. À cause d'elles, tout se putréfiait en accéléré. Des champignons recouvraient en une ou deux nuits nos semelles. Le cuir de nos chaussures s'usait au bout de six mois. Les toits fuyaient à cause de la violence des intempéries. Le bois de nos meubles cédait sous la température et les pluies. Le fer de nos rasoirs rouillait en quelques jours.

Et je crois que nos âmes ne pourrissaient pas moins vite.

PREMIÈRE PARTIE
SOLEILS LEVANTS

L'Arabe blond

1^{er} juillet. Les Français de la résidence se réunissent à la piscine pour accueillir un nouvel expatrié. En attendant sa venue, on ouvre le champagne. Le bruit des bouchons fait s'envoler les oiseaux. Les délicieux oiseaux jaunes, qui volent par deux au-dessus de nous. Je me replace à côté de Max pour profiter de l'ombre qu'il projette sur un coin d'eau. Il mesure presque deux mètres et pèse plus de cent kilos. J'ai l'impression d'être dissimulée sous les branches d'un hêtre. En remplissant mon verre, il fait un faux mouvement. Du champagne coule le long de ma hanche et se dilue dans le grand bassin. Max effectue un mouvement latéral. Plus loin, trois femmes pataugent dans le petit bain, allongées de tout leur long au milieu des gamins.

Le soleil me brûle. J'avance de deux pas pour me trouver à nouveau dans l'ombre de Max. La piscine de Sommerville Park est bordée de palmiers gigantesques, de frangipaniers, d'arbres à pluie au tronc colonisé par les fougères. Mais rien n'abrite du soleil au zénith. Notre rue est composée de blocs de quatre étages, comprenant deux duplex, comme le nôtre. Le toit des habitations est en tuiles, les façades rose pâle. Des bambous poussent sur les terrasses. Au-delà des terrasses, côté

route, les alignements de places de parking. Des voitures rutilantes, Bentley, Ferrari, Hyundai, Toyota, Lexus. Dans le mètre séparant le mur de la voiture : des tables et des chaises d'enfant, où les maids dînent le soir et où les gosses dont elles s'occupent peuvent s'amuser le reste de la journée.

Ici, tout le monde est de passage. En partance ou en provenance d'un autre pays. Le rythme soutenu des départs exige de la souplesse de caractère. Les fréquentations sont provisoires, personne ne se risque à une dépense superflue de sentiments. On économise les élans du cœur. On prise l'inconstance des attachements. On forme des alliances réversibles. Si l'ennui engendre une malveillance de circonstance, la chaleur vient rapidement à bout des volontés. Elle fait régner en maîtres l'indécision et la frivolité.

Ainsi suis-je devenue. Parmi ces pantins qui peuplent désormais ma vie, Salma est la seule qui existe vraiment. Elle vient d'arriver, avec plusieurs heures de retard. Elle a pris la nouvelle ligne de métro. Deux stations. Elle habite à Buona Vista, dans une des tours de One North Residences.

Maintenant, elle reste là, sans bouger, assise de l'autre côté du bassin. Enchaînant cigarette sur cigarette — ses éternelles Marlboro rouges qui lui donnent cette voix cassée, si belle et grave. Elle se fout de l'interdiction de fumer qui s'étale en grosses lettres près des grilles. Elle se fout d'à peu près tout. Elle se tient là. Immobile et comblée.

Les trois femmes du petit bain lui jettent des regards en coin. Elles n'ont rien en commun et d'interminables heures à tuer. Tout ce qui les entoure nourrit des haines à date de péremption limitée : une chevelure trop longue, un maillot de bain remontant à la taille, un cul trop gros, un gamin trop poli, des habitudes différentes, une femme qui travaille. À

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)



L'expatriée

Elsa Marpeau

Cette édition électronique du livre
L'expatriée d'Elsa Marpeau
a été réalisée le 29 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139644 - Numéro d'édition : 248021).

Code Sodis : N54156 - ISBN : 9782072480799
Numéro d'édition : 248023.